s'y trouve abondamment fourni de viandes de boucherie, de gibier, de légumes, de fruits de toute espèce, et on peut se procurer des conserves d'Europe à bon marché. Le vin ordinaire de Bordeaux n'y revient qu'à un franc la bouteille, et les vins d'Espagne coûtent moins encore.

J'ai très-peu vu les dames de Vera-Cruz : elles ne sortent que le soir, ou de grand matin pour aller à la messe. Dans la journée, on aperçoit peu de monde dans les rues; on ne sort guère qu'à son corps défendant avant cinq heures de l'après-midi. Alors les hommes, en pantalons et en vestes d'étoffe blanche, commencent à circuler : les uns forment des groupes de causeurs devant les magasins, les autres vont au môle respirer l'air frais de la mer et voir les nouveaux bâtiments mouillés dans la rade.

Cette promenade du môle, quoique bien limitée, est la seule qui puisse faire un peu diversion à la monotonie de la vie intérieure. Les navires qui se balancent sur leurs ancres, les barques de pêcheurs qui rentrent au port, le mouvement des déchargeurs, le manége du pélican, qui, ployant ses ailes, se laisse tomber sur sa proie le bec en avant comme une masse inerte, tous ces détails du tableau occupent les yeux et délassent l'esprit.

La promenade de l'Alameda me paraît d'une tristesse extrême; dépouillée de verdure, entourée de masures en ruines et de marais souvent infects, elle ne peut inspirer que des méditations sur la mort, dont on aperçoit non loin de là la silencieuse demeure.

Quant à la promenade appelée Malibran, elle ne saurait en être une pour les piétons : on y enfonce dans le sable et la poussière jusqu'à la cheville, et on en revient couvert de petits garapates très-incommodes, qu'on désigne sous le nom de *pinolillos*.

Mais à six lieues de Vera-Cruz est un village appelé Medellin (18), où la société se réunit au printemps pour jouir de la liberté des champs et des plaisirs qu'elle ne trouve pas à la ville. Là les réunions, les bals, les jeux, les festins champêtres, sont de tous les moments. Les environs offrent de jolies promenades aux hommes qui veulent monter à cheval le matin, et une petite rivière qui traverse le village a des eaux tièdes et cristallines pour les baigneurs, qui n'ont à redouter ni les caïmans, comme dans le Goatzacoalco, ni les requins, comme dans la rade de Vera-Cruz.

Par leurs continuelles relations avec les étrangers qui débarquent dans leur port, les Vera-Cruzains ont acquis quelque connaissance des choses du monde, avant les habitants des autres villes de la république. Je les ai trouvés beaucoup moins ignorants que n'était alors la classe moyenne à Mexico. Depuis que les grandes affaires sont devenues plus rares et plus difficiles, et que l'entrepôt du commerce, le foyer de l'agiotage, appartiennent également à la capitale, les principales familles ont quitté Vera-Cruz et se sont fixées à Mexico, où elles figurent encore au premier rang : ce sont les Echeverria, les Garay, les Gonzalez, les Valle, les Guisasola, etc. Le riche banquier de Londres Lizardi est aussi de Vera-Cruz.

Pour donner une première idée du peuple au milieu duquel je vais faire voyager le lecteur avec moi, il ne me paraît pas hors de propos de rapporter ici un épisode de mon séjour à Vera-Cruz. Plus tard nous consacrerons un chapitre à l'analyse du caractère mexicain. Par la comparaison des défauts et des qualités, des vices et des vertus de chaque classe de la société, on pourra juger de l'état moral de la nation.

C'était le lendemain de mon arrivée : on venait de faire à la douane la visite de mes effets, et mes gens s'occupaient à en recharger les caisses sur une charrette, lorsque j'en remarquai une mal reclouée dont le couvercle allait tomber. Je m'approchai pour prêter la main aux chargeurs, et, dans le moment où j'étais occupé à maintenir le dessus de la caisse, je sentis un léger frottement contre moi, et quelque chose qui sortait de ma poche. Me retournant aussitôt, je vis un grand coquin de portefaix planté à côté de moi comme un piquet, les bras pendants, les mains ouvertes, ayant l'air de ne faire attention à rien. Je compris que ce qu'il m'avait volé se trouvait déjà en possession d'un autre, et promenant un regard rapide sur une bande de huit ou dix de ses camarades qui m'entouraient, je parvins à découvrir, en suivant leurs mouvements, en quelles mains venait de passer la chose volée. Je courus sur l'homme, je le pris au collet, et déchirant sa chemise jusqu'à la ceinture, j'en fis tomber l'objet qui s'y trouvait caché. C'était mon portefeuille, qui ne contenait guère d'intéressant pour moi que des lettres de recommandation. Mais ma frayeur avait été

grande : la ceinture qui contenait le peu d'or que je possédais était dans l'autre poche, et j'avais cru que c'était cette ceinture qu'on m'avait prise.

Cette scène se passait devant le poste de la douane, et cependant le coupable ne fut point arrêté. Loin de là, l'officier de service et ses soldats parurent s'amuser beaucoup de mon débat avec le portefaix : ils en riaient aux éclats.

Et comment n'en serait-il pas ainsi, puisque l'armée au Mexique se recrute du rebut de la société? On y enrôle les voleurs et les assassins! Le juge fait opter un criminel entre la chaîne de galérien ou l'uniforme de soldat!...

A défaut de prisonniers criminels, on se procure des soldats par les levées ordinaires (19), qui se font dans les villages en arrêtant les malheureux Indiens qu'on rencontre, et en les expédiant garrottés au chef-lieu de recrutement. Voilà certes de l'égalité bien entendue : à l'homme riche les emplois, les priviléges, la considération; au pauvre les plus durs services publics, la servitude, le mépris!

Mon premier soin en arrivant à Vera-Cruz fut de m'informer des ressources que les grandes villes du Mexique pouvaient offrir à un étranger dont l'instruction n'était autre que celle que l'on reçoit dans nos colléges. Chacun me demandait : « Que pouvez-vous faire? que savez-vous? — J'ai appris le latin, j'ai quelque idée du grec, et je sais aussi un peu d'anglais. — Oh! c'est bon : si vous savez l'anglais, vous trouverez aisément à vous placer dans une maison de

commerce anglaise ou américaine [1]. — Mais je ne sais que le traduire, je ne le parle pas. — Ah! c'est différent, cela ne vous servira à rien. Que savez-vous donc qui puisse vous être de quelque utilité? Possédez-vous assez bien la langue du pays pour vous charger de la correspondance ou de la tenue des livres chez un négociant espagnol ou mexicain? — Non plus; je n'entends rien à la comptabilité, et je ne fais encore que bégayer le castillan. Mais je sais un peu de mathématiques, je dessine correctement une académie, et j'ai des notions assez étendues d'histoire et de géographie. — Et c'est tout? — A peu près tout. — Diable, alors je ne sais comment vous vous tirerez d'affaire : votre latin, votre grec, c'est fort bien; mais ici je ne vois pas à quoi cela vous servira. Un commerçant ne saurait que faire de vous dans un bureau. Plein de vos études universitaires, vous ignorez cependant encore tout ce qu'il faut savoir pour se suffire à soi-même dans un pays étranger, et dans un cas extrême vous en seriez réduit à envier le savoir d'un raboteur de planches. Si vous parliez mieux l'espagnol, on vous placerait bien comme commis dans un magasin de détail; mais.... — Grand merci! je ne suis pas venu au Mexique pour figurer derrière un comptoir la vare à la main, et pour me mettre aux ordres du premier manant qui voudra me faire déployer vingt pièces d'étoffes par simple passe-temps! J'espère que je saurai bientôt assez l'espagnol pour me frayer un

[1] On comprend vulgairement sous le nom d'Américains les citoyens des États-Unis.

autre chemin, sinon à la fortune, du moins à l'aisance; et si je ne réussis pas, je retournerai en France, où je puis, après tout, vivre sans avoir à subir l'humiliante position que vous me présentez comme voie de salut (20). »

Voilà donc en effet où le système d'éducation universitaire nous conduit, à une inutilité complète pour la pratique la plus ordinaire de la vie! Nous perdons les plus belles années de notre jeunesse à apprendre le latin et le grec, qui nous servent si peu (21), et que d'ailleurs nous oublions si vite!

Il n'est que trop vrai que les usages les plus absurdes sont les plus difficiles à détruire, quand le temps les a en quelque sorte consacrés. Aussi n'est-ce qu'après de violentes secousses politiques, qui détruisent les anciennes routines, que les institutions de tout genre s'améliorent. Depuis 1789, les idées libérales ont, en France surtout, violemment ébranlé l'édifice des préjugés. La vieille idole a croulé peu à peu; mais la base est debout encore : c'est le mode d'enseignement routinier en vigueur dans nos colléges. Le dix-neuvième siècle ne s'écoulera pas sans doute sans en faire justice.

Non-seulement les jeunes gens sont mal instruits, mais encore leurs récréations sont mal dirigées. Pourquoi n'y a-t-il pas dans chaque collége, dans chaque institution, une section d'arts et métiers pour les élèves des divisions supérieures? Quand J. J. Rousseau publia son *Émile*, et qu'on y vit son élève manier la varlope, bien des pères de famille voulurent donner aussi un métier à leurs fils; mais les mères, qui ne

voient pas si loin que le philosophe de Genève, n'ont pas longtemps souffert aux mains de leurs enfants ces outils d'un rude et utile travail; de sorte que cette éducation pratique cessa bientôt avec la fantaisie d'imitation qui l'avait mise à la mode.

Cependant on ne sent que trop souvent la nécessité d'un art manuel, comme moyen de salut, dans les positions si diverses que peut nous faire la fortune, laquelle se joue si fréquemment des prévisions des hommes. Nous en avons eu une preuve nouvelle au Goatzacoalco. Lorsque les ressources pécuniaires de chacun de nous furent épuisées, l'ouvrier qui avait un métier utile devint maître à son tour, et celui qui l'avait amené se trouva réduit à balayer l'échoppe de son serviteur pour gagner un morceau de pain. Cela me faisait ressouvenir des fêtes de Saturne, pendant lesquelles le maître servait l'esclave à table; mais à Rome ce bizarre renversement n'était qu'un jeu, et cela ne durait que cinq jours; au Mexique c'était une triste réalité, et elle se prolongea trop longtemps. Moi-même, comme on vient de le voir, je courais le risque de mourir de faim, si beaucoup d'ordre et d'économie ne m'eussent permis d'atteindre le moment où mon activité me créa des moyens d'existence.

Après avoir recueilli autant de renseignements que je voyais de personnes, prenant pour ce qu'ils valaient, c'est-à-dire sans en faire grand cas, ces conseils dont aucun ne ressemblait à l'autre, je me décidai à me rendre à Mexico, foyer de la civilisation naissante dont j'attendais mon avenir.

Mes gens étaient arrivés au terme de leur voyage au Mexique. Ils s'occupèrent dans une ferme voisine à des travaux agricoles, en attendant que quelque navire français repartît et les emmenât : on avait accordé aux colons de Goatzacoalco les mêmes droits au passage gratuit qu'à des naufragés. Mais comme il y en avait beaucoup qui postulaient leur retour, ils ne purent s'embarquer que deux mois plus tard, lorsque la gabare la *Dore,* envoyée par le gouvernement français, vint recueillir les débris des expéditions. Une soixantaine de malheureux profitèrent de cette occasion de retourner en France; mais un grand nombre de ceux qui pouvaient exploiter une branche d'industrie lucrative restèrent dans la république, où plusieurs ont acquis un capital qui leur promet une tranquille aisance partout où ils voudront finir leurs jours.

Pendant la traversée du retour, un de mes gens mourut du scorbut. Ce fut le second de ceux qui m'étaient restés fidèles à qui le sort refusa de revoir sa chaumière. L'autre repose non loin d'Acayucan, dans un bois de mimoses et de bignones, dont les fleurs dorées s'effeuillent sur sa tombe.

Les difficultés que j'eus à vaincre pour me former à Mexico un établissement convenable firent naître plusieurs fois en moi l'idée de revenir aussi dans ma famille; mais mon amour-propre en souffrait. Rentrer ainsi chez moi comme l'enfant prodigue! Quelque pressantes que fussent les lettres que je recevais, quelques instances que l'on me fît pour revenir m'asseoir au foyer paternel, je résistai. Quand les mauvais

jours furent passés, ces idées, qui d'abord m'avaient obsédé, s'évanouirent peu à peu, et ne revinrent plus tard que pour me donner du courage, et la force de fournir ma carrière jusqu'au bout.

A cette époque, la route de Vera-Cruz à Mexico était infestée de voleurs, principalement depuis Jalapa. En m'en allant seul, j'aurais infailliblement été attaqué et dévalisé; mais une petite caravane de voyageurs se formait, et je n'hésitai pas à m'unir à eux. C'étaient des Français, des Italiens, des créoles et de pauvres Espagnols qui se rendaient aussi à Mexico. Chassés de la république trois ans auparavant, ils y rentraient en foule depuis quelque temps. Chaque navire venant d'Europe ou de la Nouvelle-Orléans ramenait quelques-uns de ces exilés, qui saluaient du doux nom de patrie cette terre où ils allaient retrouver une épouse, des enfants, des parents, qui, nés sur le sol mexicain, avaient pu y rester pour veiller aux intérêts des absents. Ce n'était pas que la loi d'expulsion de 1828 eût été rapportée; mais le président Bustamente, qui avait supplanté Guerrero, favorisait ouvertement les Espagnols, dont le parti était étroitement lié d'intérêt à celui du clergé et de l'aristocratie, qui l'avait porté au pouvoir.

Nous nous mîmes à la suite d'un convoi de voitures de roulage qui portaient nos bagages. Notre marche était bien lente; mais notre sécurité personnelle était assurée. Les chemins étaient dans le plus déplorable état, et les charretiers avaient à surmonter des difficultés sans nombre. Tantôt les chariots engagés dans des bourbiers y demeuraient plusieurs heures avant qu'on pût les en tirer; tantôt, en montant des côtes pierreuses, les traits cassaient sous l'effort des mules; les timons, les roues se brisaient. Alors on déchargeait les voitures, et on passait un jour à les réparer, là même où le dommage était arrivé.

Lorsque la nuit nous surprenait loin d'une aldée, d'une ferme, d'une habitation quelconque, nous campions en rase campagne, sous une tente improvisée. Heureux celui qui s'était précautionné de quelques vivres! Mais le plus souvent nous prenions les devants et nous attendions le convoi dans l'endroit habité où nous pensions qu'il devait arriver. Là, nous trouvions au moins des galettes de maïs, des œufs, des haricots pour souper, et un toit de feuilles de palmier pour nous mettre à l'abri de la pluie, qui tombait par torrents presque toutes les nuits.

Le maître du roulage était un Français, nommé Faure. C'est à lui qu'on doit l'organisation de ce mode de transport sur les routes du Mexique. Jusqu'alors on s'était exclusivement limité au service des bêtes de somme. Faure avait un corps de fer, une santé à toute épreuve. Je le voyais chaque jour entrer dans la boue jusqu'aux genoux, pousser à la roue et porter des poids énormes; il couchait sur la dure, il souffrait les mêmes incommodités et les mêmes privations que ses charretiers, et il a mené ce genre de vie pendant vingt ans, quoiqu'il eût amassé plus de 200,000 piastres. Il aurait pu jouir de 50,000 fr. de rente en France, où il avait été ouvrier teinturier à 50 sous par jour, et il ne